

LEURS CONFIDENCES

OLGA DESMOND



Je ne possède pas très bien la langue française. Il faudra donc lire avec indulgence ce que je vais vous dire de ma vie et des circonstances qui m'ont conduit tout droit de l'école au théâtre, et à ce théâtre très spécialement présenté qu'est le mien.

En Allemagne, tous les ans, le jour de la Noël, on organise des représentations enfantines. Dans ces représentations-là il m'arriva, de sept à onze ans, de tenir, chaque fois l'un des principaux rôles. On m'y trouvait très bien, je le dis sans fausse modestie. Mon petit amour-propre en fut chatouillé. Devenue grande, je me dis : « Pourquoi ne ferais-tu pas, toi aussi, du théâtre ? » Mon parti étant pris, je m'en fus au Schauspielhaus, où l'on me donna des leçons. Je voulais faire de la comédie. Mais en cette école, tous les trois mois, on organisait des représentations publiques avec les élèves pour interprètes. Or, une fois que des sculpteurs renommés comme Degas, Seger, Herter, assistaient à l'une de ces représentations où je jouais dans un demi-déshabillé, ils me conseillèrent très vivement les danses et les poses plastiques. Déjà je les écoutais d'une oreille attentive, lorsque le regretté Mangnussen le plus grand de nos sculpteurs, survenant à son tour, me donna le même conseil. Ma vocation, dès lors, se trouva fixée.

Mais il me fallait travailler en vue de cette orientation nouvelle. L'idée d'avoir un homme comme professeur m'était, je l'avoue, pénible. Je préférerais n'avoir pour guide que mon imagination. Dans ce but, je fis garnir de grandes glaces fixées au mur le cabinet de toilette heureusement très vaste du logis de mes parents et je me mis à l'étude. D'ordinaire la danseuse crée un pas sur lequel on met de la musique, c'est du moins ainsi qu'opèrent les danseuses de mon pays. Moi, je fis le contraire. Je choisis dans Mendelssohn, Gounod, Chopin, Offenbach, Tchaïkovsky,

les airs qui me plurent et, sûrement, je composais des danses. En répétant mes poses, il advint que la musique m'accompagnant me donna des idées nouvelles, et c'est ainsi que j'arrivai à quelque chose d'artistique et qui plaît.

Oui, je sais ce que vous allez me dire : On ne plaît jamais à tout le monde. Mes « soirées de Beauté » eurent, en ef-

fet, à Berlin, le malheur de déplaire à quelques personnes qui prétendaient venger sur moi la décence outragée. C'était pure méchanceté, pure injustice. Mes danses, pas plus que mes poses, n'ont rien, je l'affirme, qui choque les convenances, ni offense les mœurs. Attaquée en pleine séance du Reichstag par un député qui ne craignait pas de prêter à mes exhibitions les mobiles les plus bas, j'eus, enfin, la satisfaction de voir proclamer la sincérité artistique de mes danses et de mes poses, en même temps défendue par tous les amis du Beau, groupés autour de Karl Vasselow.

L'approbation de ces fervents de l'Art, dans ce qu'il a de plus noble et de plus désintéressé, me vengea suffisamment des injures de quelques politiciens.

Me voici à Paris. Pourquoi, en quittant l'Allemagne, ai-je choisi d'abord Paris ? J'ai voulu que les Parisiens fussent, après mes compatriotes, mes premiers juges. La grande attention avec laquelle ils suivirent mes évolutions, le silence quasi religieux té-

moigne qu'aucune idée perverse ne vient traverser l'esprit des spectateurs. Et je suis enchantée, surtout en un pays qui a (lecteurs, ne vous fâchez pas !) la réputation d'être un tantinet enclin à la frivolité. Depuis dix jours que m'y voici, tout m'y semble charmant : les hommes sont à la fois galants et respectueux, les femmes jolies, spirituelles, et si bien habillées ! Et quelle belle capitale !

Aussi avec quelle joie j'ai chaque soir la satisfaction de réaliser devant les foules parisiennes, mon rêve d'Art et de Beauté.

OLGA DESMOND.



Mlle Olga Desmond, dans ses poses de statue au Théâtre Marigny.